

accoutumer leurs enfants à l'obéissance ; mais pour le faire chrétiennement ils ne manqueront pas de leur faciliter cette vertu.

L'OBÉISSANCE DANS LA FAMILLE

I.—EXIGER L'OBÉISSANCE.

“ Ce qu'il y a de plus difficile pour certains parents, dit Mgr Dupanloup, c'est de *vouloir* et aussi de *faire vouloir* leurs enfants. On ne veut plus, on ne sait plus commander ni défendre : commander le bien, défendre le mal, avec douceur, fermeté et persévérance. J'ai vu les meilleurs fléchir là-dessus, et par là même gâter profondément leurs enfants, dès le premier âge.

“ Et ce n'est plus seulement à trois, quatre ou cinq ans qu'on gâte les enfants, mais à dix, onze et douze ans. Aujourd'hui c'est à douze ou treize ans qu'on a pris le parti de faire la volonté de ses enfants, et qu'on croit ne pouvoir plus leur rien commander sérieusement.

“ Combien de fois n'ai-je pas entendu dire : “ Mais il ne veut pas, il ne voudra pas ! ” Et pourquoi donc êtes-vous sur la terre, père et mère, sinon pour vouloir avec sagesse, et pour faire vouloir avec autorité ?

“ Une mère me disait de son fils, pour lequel je lui donnais le conseil le plus important : “ Mais il a quinze ans, on ne peut plus lui ordonner. ” Et ce sont des parents chrétiens qui tiennent un pareil langage ! Et ils comptent pour rien les menaces et les terribles exemples des divines Écritures ! Voyez Héli, voyez Samuel ; c'étaient des saints, leurs fils avaient trente ans : leurs fils prévariquèrent, les pères ne les corrigèrent point : on connaît le châtiment des uns et des autres.

“ Aujourd'hui ce n'est pas à trente ans, ce n'est pas à vingt et un ans, c'est à quatorze ou quinze ans, qu'on ne sait plus vouloir ni commander avec les enfants.

“ Eh bien ! moi, je dis sans hésiter, moi qui les aimais si tendrement que j'ai quelquefois entendu leurs mères me dire : “ Mais vous êtes une mère ! ” moi, qui les craignais, les redoutais, les respectais tellement, que je ne me suis jamais permis, sciemment du moins, de rien hasarder avec ces puissantes et redoutables natures. . . . je dis qu'il ne faut jamais, à aucun prix, accepter de capitulation avec eux. Mes soins pour eux, mes sollicitudes étaient inépuisables ; j'avais pour leurs fautes, pour leurs faiblesses, pour leurs défauts, même les plus grossiers, des ménagements infinis : je ne capitulais jamais.